

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 1

MONTRÉAL, 12 JANVIER 1895

No. 19

SOMMAIRE:

LES RICHARDS ET LA MISÈRE, *Duroc*, — LE LAURÉAT MANQUÉ, L'AMI DE LA *Vérité, Canadien*. — ENCORE LA "VOIX DE ST-ANTOINE," Si quaris miracula, *Chercheur*. — CAUSERIE, POUR LES FEMMES, *Henri Roulland*. — VARIÉTÉ, VIEUX NOËLS, — AVIS AUX AMATEURS DE TITRES ET DE PARAPHEs, *Guy Tomel*. — NOS BASSES CHANTANTES *Gircas*. — A PROPOS DE M^{LLE} DESCLÉE. — CAUSERIE DE LA SEMAINE, *Hugues Le Roux*. — PETITS ENFANTS, GRANDE LEÇON, *Scilla*. — FEUILLETON, AUX PETITES SŒURS, *Réné Bazin*.

LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au **RÉVEIL** ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du **RÉVEIL**

Boîte 2184, Montréal.

PRIME A NOS ABONNES

LE **RÉVEIL** enverra à tous ses abonnés qui renouvelleront leur abonnement pour l'année '95 dans les quinze premiers jours de Janvier dix morceaux de musique, chant ou piano.

Les nouveaux abonnés auront le même privilège.

LES RICHARDS ET LA MISÈRE

Nous avons chaque jour de cruels exemples de la dureté implacable de la lutte pour la vie, et surtout des inconséquences innombrables que commettent les grands penseurs qui veulent ou prétendent vouloir l'alléger pour les miséreux.

Il y a plusieurs catégories parmi ceux-là : les indifférents qui y mettent des formes et sont obligés par les convenances de feindre la compassion, les sincères qui n'atteignent pas le but par maladresse, et enfin les sceptiques qui s'inquiètent peu du malheur des autres et qui consentent à ce que l'on n'empêche pas de leur porter secours.

Voyons un peu ces diverses catégories, ces divers états d'âme de notre société.

Prenons la compagnie du Pacifique, ou plutôt les directeurs du Pacifique, pour échapper à cet aphorisme idiot que les compagnies n'ont pas et ne peuvent pas avoir d'âme.

Les directeurs de cette immense institution qui a sucé le plus clair de l'or du Canada ont réuni leurs employés pour les informer que, les temps étant durs, ils allaient être obligés d'en congédier SIX OU SEPT MILLE.

Vous voyez qu'ils n'y vont pas de main morte.

C'est une jolie raffe cela. Il n'est pas venu à l'idée de ces potentats, possesseurs de la moitié du Nord-Ouest, que, si les temps étaient durs, c'était justement le moment de ne pas jeter, non pas sur le pavé mais dans la neige, SIX à SEPT MILLE familles.

Allons donc ; mais ils ont fait ce que Drumont appelait le simulacre.

Ils ont prouvé leur bienveillance et leur bon vouloir vis à vis leurs administrés en leur annonçant — spontanément, disait un confrère — qu'ils leur conserveraient leur place pour le jour où les affaires iraient mieux.

Et voilà que tout ce monde d'apparat, ces bienfaiteurs en chambre vont se réjouir de tant de grandeur d'âme. Mais ne croit-on pas que l'ouvrier lancé ainsi dans la noire misère va se souvenir qu'il y a à la tête de la Compagnie un monsieur Van Horne qui touche par année \$60,000, et huit ou dix autres comme cela touchant de \$10,000 à \$20,000 qui, eux, ne s'apercevront pas des temps durs.

Se figure-t-on que la famille de ce travailleur hâve et décharnée, en apprenant qu'un homme seul s'attribue ce qui ferait passer l'hiver à cinq cents familles de ses employés et n'en veut pas réduire un sou ; croit-on qu'il n'y a pas là de quoi soulever le peuple contre la société ?

Mais dira-t-on, et là nous arrivons au second point, il y a des gens qui se dévouent pour le peuple : voyez Lord et Lady Aberdeen qui organisent des concerts de charité en faveur des malheureux.

Eh oui, on nous dit même qu'ils vont y consacrer deux mille dollars.

L'échevin McBride a eu le mot de la situation quand il s'est écrié en plein conseil, lorsqu'on demandait la coopération de la cité :

— Lord et Lady Aberdeen veulent consacrer deux mille piastres pour des fêtes de charité. Eh bien, qu'ils distribuent donc de suite leurs \$2000 aux pauvres de Montréal et qu'ils nous laissent en repos avec leurs concerts.

Nous ne voulons pas faire de l'austérité facile, à bon marché. Nous ne sommes pas ennemis des amusements ; loin de là, mais ce qui nous révolte, c'est qu'il n'y ait pas de charité sincère.

On veut bien faire la charité mais à condition d'en profiter, de se montrer, d'en tirer gloire ou profit.

Ce n'est pas l'aumône discrète au coin d'une rue, ni la charité humble dans la mansarde, c'est la charité bruyante et turbulente.

Le pauvre, qui est-ce qui y pense, là-dedans. Le pauvre, mais on en a peur.

Drumont dans sa *Fin d'un monde* a un joli tableau de ce peu de souci du pauvre dans le falbala des représentations de charité. Il imagine une pièce en cinq actes sur la pauvreté :

“Au Ve acte seulement, au moment où la fête de bienfaisance, annoncée par toute la presse, est dans tout son éclat, quand sous le feu des lustres, au bruit des orchestres en joie, les danseuses se pâment à demi dans les bras de leurs cavaliers, le Pauvre apparaît... Il arrive sombre, navrant à regarder, les traits creusés par la souffrance ; les haillons qu'il porte ruissellent de pluie. Un cri sort de toutes les poitrines : “Un gardien de la paix ! Qu'on arrête cet homme et qu'on le mette au poste !”

“Le propre du Pauvre moderne, effectivement, ce qui aurait été le côté lamentablement comique de ma pièce, c'est que tout Paris se met sens dessus dessous pour lui et qu'on l'arrête dès qu'il se montre...”

Eh oui, il ne manque pas de gens qui vous assurent que si on mettait les mendiants en prison on en trouverait moins dans les rues.

C'est le troisième état d'âme dont nous parlions, c'est aussi le plus remarquable.

Nous disions hier à l'un de ces messieurs :

“ La Reine d'Angleterre a, paraît-il, dépensé vingt-cinq mille louis sterling ou cent vingt-cinq mille dollars pour l'enterrement de Sir John Thompson.

“ Le Canada va dépenser cent mille dollars.

“ En chiffres ronds, voilà des funérailles qui vont coûter un quart de million.

“ Ne croyez-vous pas qu'il aurait mieux valu se servir de cette somme pour fonder à Montréal un Asile des Indigents qui aurait au besoin pu porter le titre d'Asile Thompson ? ”

Ma question parut embarrasser mon interlocuteur qui se remit cependant assez vite et me dit :

• — Mais, vous n'y pensez pas, et l'honneur de l'Empire !

C'est une réponse qui sert à tous.

— Voyons, dis-je, lorsque le peuple, conscient de sa force, vous fera, lui-même la demande que je viens de faire et en exigera raison, que ferez-vous ?

— Monsieur, me répondit-il, on ne discute pas avec le peuple. Chacun sa place.

— Et s'il réclame votre place ?

— Eh bien, on tirera dessus. Il faut que l'ordre social soit protégé.

Voilà tout ce que j'en ai pu sortir et la question du quart de million en pétarades et en cavalcades n'est pas résolue.

Mon Monsieur était un de ceux qui pensent que les malheureux doivent encore s'estimer chanceux qu'on leur permette d'être malheureux, à condition qu'ils ne troublent pas le bel ordre établi dans l'Empire.

Nous écrivons ces quelques lignes sans rancune et sans haine.

La bise souffle, la neige tombe et les malheureux grelottent.

Qui est-ce qui ne serait pas ému de tant de misère ?

DUROC

Nos remerciements aux éditeurs de la *Presse* et du *Moniteur du Commerce* pour l'envoi d'un joli presse-papier en verre.

LE LAUREAT MANQUÉ

L'AMI DE LA "VÉRITÉ"

M. W. Chapman veut encore faire des siennes.

Voici le texte d'une circulaire qu'il a adressée à tous les abonnés de la *Vérité* et du défunt *Etendard* :

Québec, 27 décembre 1894.

MONSIEUR

Certain que vous désirez ardemment le triomphe de la justice et de la vérité, je vous prie respectueusement de souscrire à une brochure dont une partie a paru dans la *Vérité* et qui sera le complément du volume que j'ai publié sur les œuvres de M. Fréchette.

Après avoir fait connaître en M. Fréchette l'écrivain, je veux maintenant faire connaître l'Homme.

J'ai la ferme conviction qu'une fois connu sous tous ses aspects le *Lauréat* sera tout à fait inoffensif.

Inutile de vous dire que je n'attaque pas M. Fréchette dans sa vie privée, sa carrière politique pouvant servir amplement de thème à celui qui veut remplir à son endroit le rôle de justicier.

Je m'adresse à un certain nombre de personnes les plus instruites du pays, et j'espère que j'en recevrai l'encouragement dont j'ai besoin pour mener à bonne fin la lutte que j'ai entreprise contre celui qui ne cesse d'insulter à tout ce qu'il y a de cher aux cœurs vraiment canadiens.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués, et croyez-moi

Votre tout dévoué,

W. CHAPMAN.

P. S.—J'enverrai gratuitement un exemplaire du LAURÉAT à toute personne qui souscrit pour deux exemplaires des DEUX COPAINS.

W. C.

La circulaire est accompagnée du bulletin de souscription suivant :

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné, m'engage à payer la somme de \$0.50 pour 1 exemplaire d'un volume, grand format, de pas moins de 125 pages, intitulé DEUX COPAINS, réplique à MM. Fréchette et Sauvalle.

Signature.....

Adresse.....

Adressez à

M. W. CHAPMAN.

Département du Procureur-Général,

QUEBEC

A titre d'homme de lettres et de confrère nous devons protester contre l'usage scandaleux que l'on fait d'un bureau du gouvernement

pour répandre l'injure sur le premier littérateur du pays, sur une de nos gloires nationales.

Eh quoi, c'est un Chapman qui se permet d'annoncer qu'il va juger chez M. Fréchette : *l'homme!*

Qu'il ait eu la prétention dans un temps de juger le poète, cela pouvait passer pour de l'outrecuidance.

Mais, qu'un *gars* de la trempe de Chapman veuille juger un citoyen respectable, un père de famille et un homme honorable, c'est de l'indécence.

Nous savons que l'appât des luttes et des polémiques créera peut-être quelques amateurs des ordures de M. Chapman ; il se peut comme il l'a déjà dit qu'il ait la chance " *d'en vendre aux curés,*" mais nous tenons à déclarer ici que ceux qui lui prêtent la main et la bourse dans son œuvre malpropre sont dignes du mépris et du dégoût du public.

CANADIEN.

ENCORE LA VOIX DE ST. ANTOINE

SI QUERIS MIRACULA

Nous avons reçu un autre numéro de *La Voix de St. Antoine* et nous croyons intéresser nos lecteurs avec quelques échantillons des demandes qui sont adressées au vénérable Saint.

Les commandes se passent de commentaires.

France.—Une tertiaire écrit de Courseul :

" Il a quelque temps, me trouvant dans le chemin de fer, j'ai oublié un paquet d'une valeur assez grande. Personne parmi les voyageurs ne me connaissait j'avais seulement dit, devant quelques-uns, que je portais le prénom de Marie et habitais Courseul. Je priai mon bon ange de me recommander à saint Antoine et, deux jours après, la directrice des postes m'apportait mon paquet sous l'adresse de "Madame Marie." Le port même était payé. Un prêtre, entendant dire à un chef de gare qu'il avait trouvé ce paquet, s'était chargé de le mettre à la poste et de payer les timbres."

—Un pieux serviteur de saint Antoine nous écrit, d'autre part :

" J'avais conseillé à ma nièce de s'adresser à saint Antoine pour trouver à se marier convenablement et de promettre une pierre pour son sanctuaire de Brive (100 francs). Après une première neuvaine, une seconde, puis une troisième. Enfin, ma nièce commence la dévotion des *treize mardis*. Or, le dimanche précédant le dernier mardi, le jeune homme est arrivé. Tout est pour le mieux ; le mariage doit se célébrer le 25 de ce mois. Ma nièce est ravie et ne sait comment prouver sa reconnaissance à saint Antoine. Elle a vingt-deux ans, le jeune homme en a trente-et-un ; bons sentiments et très belle situation."

" Je demande au bon saint Antoine qu'il fasse connaître les malfaiteurs qui mettent notre maison au pillage. Nous avons bien besoin de secours, car ceux qui sont soupçonnés menacent de faire sauter notre maison. Je souhaite de tout mon cœur que ces malheureux se convertissent et je promets 10 francs pour le pain des pauvres, si nous en sommes délivrés."

Romanèche, 4 octobre. — Une personne demande la vente d'une propriété, une autre sollicite sa guérison.

" Bon saint Antoine, protégez ma famille en détresse, convertissez nos enfants qui oublient le bon DIEU."

" On demande à saint Antoine d'augmenter les Tertiaires d'une fraternité."

" Bon saint Antoine, obtenez ma guérison et celle de mon mari."

Saint-Etienne, 8 octobre. — " Par l'intercession de saint Antoine, dont plusieurs fois déjà, dans ma famille, nous avons éprouvé la puissance, je désire obtenir une grâce très importante. En retour, je promets 100 francs pour le pain des pauvres.

" Je prie aussi saint Antoine de protéger de chers voyageurs et un jeune homme faisant de sérieuses et difficiles études."

Saint-Just, 10 octobre. — " Je promets une offrande à saint Antoine s'il m'obtient plusieurs grâces pour mes deux séminaristes."

Enghien-les-Bains, 11 octobre. — " Une mère demande au grand semeur de miracles un mari chrétien pour sa fille. Elle promet 50 francs pour les pauvres, si d'ici au 15 février, elle rencontre un jeune homme sincèrement religieux."

Castelnaudary, 18 octobre. — " J'ai promis à saint Antoine de rester abonnée à sa revue jusqu'à ma mort, de lui envoyer une pierre pour l'église de Brive, et de faire dire une neuvaine de messes pour les âmes du purgatoire, s'il m'obtient d'être guérie d'une infirmité."

Cette dernière façon de faire payer ses abonnements est assez pratique.

A noter aussi l'agence matrimoniale.

CHERCHEUR

CAUSERIE

POUR LES FEMMES

Par cette fin de siècle où les drames passionnels se succèdent les uns aux autres avec la régularité des semaines, il est difficile de rester dans l'actualité sans tomber dans des redites insipides.

A défaut de procès retentissants, les journaux d'Europe nous apportent chaque semaine des récits tragiques, dédaignés de la masse parce que la machine à broyer les cœurs n'a écrasé que des cœurs de femme.

Les trahisons, les catastrophes, les crimes s'apesantissent toujours sur cette créature maltraitée par les lois plus encore que par la nature.

La femme est faible : rien ne la soutient ; elle est seule : rien ne la protège ; elle est ignorante : rien ne la dirige ; elle a des devoirs : elle n'a pas de droits !

Si l'infortunée succombe dans cette mêlée ardente où on la jette sans défense, la cruelle implacabilité des hommes s'exerce sur elle seule. Le lâche qui fut son complice ou la cause unique de sa défaillance est toujours indemne.

Dans tous les drames passionnels, la femme est toujours la victime, soit d'un misérable, soit de la loi, et souvent des deux. Chaque fois qu'une femme tombe ou se révolte avec la violence d'une tigresse, elle est couverte de mépris, de honte, et jetée dans le cloaque immonde formé de tous les déshonneurs. On ne songe jamais que la défectuosité des lois à son égard est la cause première de cette chute ; et quand, par hasard, la malheureuse est absoute, elle ne le doit qu'à la sentimentalité d'un jury pitoyable.

S'agit-il d'un homme, au contraire, on raisonne son crime, on s'appuie sur l'autorité des philosophes, on trouve chez le coupable une mauvaise conformation physique, et, à l'aide d'une théorie spécieuse, on démontre facilement que tout phénomène physique a son semblable dans l'ordre moral et qu'il en dépend directement. — Allez, lui dit-on, et ne péchez plus !

Puisqu'on a pu soutenir que les sensations avaient chacune un conducteur spécial, il est logique d'admettre que, par un effet inverse, les sentiments pour arriver à l'âme, leur résultante, ou y prendre leur point de départ ont également un canal immatériel qui, à certains moments, sous d'extraordinaires poussées passionnelles, s'oblitére de façon à détruire totalement l'équilibre intellectuel qui s'appelle la raison.

Et ce qui est admissible pour l'homme ne le serait pas pour la femme ? Pour la femme, dont la constitution nerveuse lui enlève tout, — jusqu'à la conscience de soi-même, — le bénéfice de l'excuse de l'irresponsabilité n'existerait pas ? Allons donc !

* * *

On déclare volontiers que le mérite d'une action d'éclat est diminué quand elle est impulsive, accomplie d'instinct ; pourquoi ce qui est vrai dans le sens du bien ne le serait-il pas dans le sens du mal ?

Et je ne sais pourquoi la société s'acharne après les malheureuses dont elle a aggravé la nervosité par ses tentations continuelles, ses promesses toujours brillantes, mais mensongères et jamais tenues.

Travaille, dit-elle à l'enfant, tu parviendras, ta place au soleil sera plus douce ; travaille, dit-elle à l'artiste, et tu seras glorieux parmi les tiens ; espère, obéis et crois, dit-elle à la femme, je t'épargnerai les déboires de la vie, je te protégerai contre la brutalité des hommes, je te rendrai facile les devoirs de l'épouse et les charges de la maternité. Et les uns et les autres, confiants et crédules, restent aussi pauvres, aussi humbles, aussi esclaves que si leur vie eut été toute de vice et de paresse. Et quand ces êtres abusés, l'esprit malade, désenchantés de la vie, torturés par l'immense désir de voir enfin s'ouvrir devant eux les portes du bonheur promis poursuivi avec tant d'acharnement, quand ces malheureux se font justice, je dis qu'ils sont irresponsables et que la société devrait s'en prendre à elle et faire disparaître les vieilles lois et les jeunes abus qui la pourrissent.

Et à qui plus qu'aux femmes, qu'elle dit protéger, la société a-t-elle jamais promis pour moins tenir ? Je sais bien qu'elles peuvent étudier les beaux arts ; je n'ignore pas qu'elles sont maintenant admises comme internes dans les hôpitaux et que le barreau les admet dans son sein ; je sais encore qu'elles sont clavigraphistes, télégraphistes, téléphonistes même (ou du reste elle se vengent en faisant poser l'abonné), mais après ? La belle affaire ! Ne seront-elles plus pour cela les souffre-douleurs de l'humanité ?

Quand vous aurez bourré leurs poches de brevets primaires, secondaires, supérieurs, etc ; quand vous en aurez fait tout ce que vous voudrez... même des pharmaciennes, comme le demandait naguère le *Progrès Médical*, croyez-vous de bonne foi que vous leur aurez fait la vie plus douce, rendu plus accessible la vie conjugale et honnête, et que le nombre des déclassées ira diminuant ?

Vous aurez fait quelques irresponsables de plus, voilà tout.

Quelle est maintenant la solution ? Voilà, je m'imagine, un grand problème, et quelque difficile qu'il soit, si sombres que soient les douleurs sous lesquelles nous voyons l'avenir, il faut espérer quand même des jours réparateurs dont notre époque de socialisme doit travailler à hâter la venue.

« Mon Dieu ! au-dessus de tant de boue remuée, au-dessus de tant de victimes écrasées, de toute cette

“ abominable souffrance que coûte à l'humanité chaque pas en avant, n'y a-t-il pas un but obscur et lointain, quelque chose de supérieur, de bon, de juste, de définitif, auquel nous allons sans le savoir et qui nous gonfle le cœur de l'obstiné besoin de vivre et d'espérer ? ”

C'est par ces lignes pleine de foi et d'élan que Zola termine un de ses ouvrages : je ne sais mieux faire que de les lui emprunter avec leur consolation.

HENRI ROULLAUD.

VARIÉTÉS

VŒUX NOËLS

On s'imagine souvent que les vieux noëls sont les reliques authentiques et précieuses d'un art tout populaire, que ces chansons naquissent dans l'imagination des humbles et qu'on y peut surprendre comme l'écho des mélodies naïves que chantaient les bergers de Judée, se rendant à Bethléem. Des savants impitoyables ont démontré que cette croyance était une illusion et ont prouvé, par de savantes raisons, que, de toutes les chansons dites populaires, les cantiques où est célébrée la Nativité sont ceux où le peuple a le moins collaboré. Du quinzième au seizième siècle, le noël fut un genre littéraire, cultivé dans tous les patois de France, par des prêtres, des organistes, des magistrats et des savants et, tour à tour, ou même à la fois, religieux, profane, édifiant, stannique. En passant de province en province, de dialecte en dialecte, les refrains se déformèrent, la couleur des poèmes se modifia. Mais partout, sous les repeints et les retouches du tableau, on peut découvrir la signature de quelque poète : Lucas Lemoigne, curé de Saint-Georges du Pay-Lagarde ; en Poitou (seizième siècle) ; Jean Daniel, dit maître Mitou, organiste de Saint-Maurice et chapelain de Saint-Pierre d'Angers (seizième siècle) ; Nicolas Martin, musicien en la cité Saint-Jean de Maurienne, en Savoie (seizième siècle) ; Puech, chanoine d'Aix (dix-septième siècle) ; Bronsard de Montaney, conseiller au présidial de Bourg et subdélégué de l'intendant de Bourgogne (dix-septième siècle) ; Saboly, recteur de la chapellerie de Sainte-Madeleine, dans la cathédrale de Carpentras (dix-septième siècle) ; Bernard La Monnaye, de Dijon, — le Bourguignon salé, — qui fut de l'Académie française (dix-huitième siècle), etc.

Et les mélodies des vieux noëls ne sont pas davantage des mélodies populaires. Les modernes folkloristes ont établi que ces chansons, même les religieuses, se chantaient sur les airs des chansons les plus profanes. M. Julien Tiersot, dans sa savante *Histoire de la chanson populaire en France*, raconte la plaisante mésaventure du musicien Lesueur, qui, pour composer

une messe de Noël d'un caractère vraiment religieux, voulut s'inspirer des vieux noëls. Il composa son *Kyrie* sur le motif du cantique : *Au sang qu'un Dieu va répandre*, qu'il présenta comme un *air antique de la première église d'Orient* : c'est en réalité un vieux timbre du dix-septième siècle : *Que ne suis-je la fougère ?* Une mélodie qu'il donna pour un *Noël antique de l'église gallicane*, est une chanson d'amour du quinzième siècle. Un *air antique d'Orient* est simplement la vieille chanson : *Disant qu'elle a mal au pied*. Et de vieilles mélodies, que Lesueur croyait empruntées aux Hébreux par les primitives églises de Smyrne et d'Ephèse, n'était autre chose que la musique de vieux refrains grivois dépourvus de tout caractère oriental. . . .

Mais si, par leurs origines, ni le texte ni la musique des vieux noëls ne sont populaires, il est bien certain que, dans toutes les parties de la France, nulles chansons ne furent jamais plus aimées et plus chantées par le peuple. — H.

Noël provençal

Saint-Joseph. — Holà ! de l'hôtel, maître, maîtresse, — valet, chambrière . . . N'y a-t-il personne ici ? — J'ai déjà frappé bien des fois — et nul ne vient. Quelle dureté !

L'Hôte. — Je me suis déjà levé trois fois. — Si cela dure, je ne dormirai guère. — Qui frappe en bas ? Qu'est-ce que tout cela ? — Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Que faut-il faire ?

Saint-Joseph. — Mon bon ami, prenez la peine — de descendre un peu par ici. — Je voudrais loger dans votre hôtel, — je suis tout seul avec ma femme.

L'Hôte. — Vous, vous êtes des trouble-repos. — Vous êtes de ces batteurs d'estrade — qui ne songez qu'à faire mal. — A Dieu soyez, ma porte est close.

Saint-Joseph. — Nazareth est notre patrie. — Je ne suis pas tel que vous me croyez. — Je suis charpentier ; je m'appelle Joseph. — Ma femme se nomme Marie.

L'Hôte. — Il y a ici assez de monde, je n'en veux plus. — Dieu vous donne meilleure fortune. — Si vous m'en croyez, vous vous demanderez — où est le logis de la lune.

Saint-Joseph. — Donnez-nous asile, coûte que coûte ! — Logez-nous dans quelque galetas ; — nous payerons notre repas, — comme si nous étions à table d'hôte.

L'Hôte. — Votre souper sera mal cuit. — Je crois que vous ferez maigre chère, — car, pour sûr, cette nuit, — vous coucherez dans la rue.

Saint-Joseph. — Ne nous traitez pas de la sorte. — Hélas ! voyez le temps qu'il fait ! — Ouvrez-nous. Si vous tardez encore un peu — vous nous trouverez morts à la porte.

L'Hôte. — Votre femme me fait pitié — et me rend un peu plus affable. — Je vous logerai, par charité, — dans une méchante petite étable.

(*Saboly*).

Noël Savoisien

Le père Adam fut bien hardi ; — Bon Dieu la mauvaise bravade, — qui l'a chassé du paradis ! — Cette pomme pas mûre. — Fut cause de tous les péchés ; — Les diables dès cette heure — Furent tous déchainés.

Ah ! s'il n'eût pas été surpris, — Toutes choses marcheraient droit ici-bas. — Nous n'aurions jamais faim ni froid — Ce serait toujours fête. — Toujours beau comme au mois de mai ; — Chacun aurait du superflu ; — On ne mourrait jamais.

Nous n'aurions faute de rien ; — Nous n'aurions pas peur des serpents — On ne verrait que de bonnes gens — On n'aurait jamais la guerre — On ne pleurerait jamais — Tous les biens de la terre — Croitraient sans travail. — Notre Seigneur n'a pas voulu — Que Satan ce gros goulu — Poilu et noir comme du velours — A cause de ce méfait — Fût toujours le maître. — C'est pourquoi il est venu naître — Cette nuit, à la minuit.

(*Anonyme*).

Noël (Basse-Bretagne), chanson de mendiants.

Le petit Enfant-Jésus est né, — au milieu des pauvres il est descendu ; — quiconque est pauvre est son frère : — donnez-nous, s'il vous plaît, l'aumône.

Bonne nuit et bonne joie dans cette maison ! — Je suis venu chercher mes étrennes ; — c'est peut-être pour la dernière fois : dans un an beaucoup seront allés à Dieu.

Grâce (je souhaite) que vous ayez de Dieu -- trois garçons pour enfants : — l'aîné semblable à son père : — le deuxième, roi ; l'autre, Pape.

Je ne demanderai pas grand'chose : — un petit morceau de viande, un morceau de pain, — du pain de froment ou du pain d'orge : — si c'est votre bonté d'en donner.

Ma chemise est mauvaise et pourrie, — je mettrai bien une bien vieille chemise sur mon dos — si vous avez de vieilles culottes et un paletot, — j'aurais ainsi un bel habillement.

Je ne prendrais pas beaucoup d'argent ; et vous ne donnerez que suivant votre bonté : — neuf ou dix sous ou davantage, — ce m'est assez pour me mettre en route.

Si vous donnez au pauvre ses étrennes, — Dieu viendra un jour vous le rendre. — Mais ne me retenez pas longtemps dans ma tournée : il faut que j'aille à mes offices.

(Traduit par M. N. Quellien ; *Chansons et danses des Bretons*.)

Noël breton (Haute-Bretagne)

D'ou viens-tu, bergère ?

D'où viens-tu ?

— Je viens de la crèche

Voir l'Enfant Jésus ;

Sur la paille fraîche

— Est-il beau, bergère ?

Est-il beau ?

— Plus beau que la lune

Et que le soleil.

Jamais sur la terre

N'a vu son pareil.

— Rien de plus, bergère ?

Rien de plus ?

— Saint-Joseph, son père,

Saint-Jean, son parrain,

Et sa bonne mère

Lui donnant le sein.

— Rien de plus, bergère ?

Rien de plus ?

— Quatre petits anges

Descendus du ciel,

Chantant les louanges

Du Père Eternel.

(*Anonyme*.)

Noël bourguignon.

Pour la conversion de Blaizotte et de Gui, son ami, faite vers ce saint temps.

Sur l'air : *Quitte la musette.*

Vers Noël, Blaizotte, — Jadis, si Joliette, — Vers Noël, Blaizotte. — (Comme tout change enfin !) — Vieille et cassée, — Bien confessée, — Prit la pensée, — Par un matin, — De rompre avec Gui, son ami.

“ Quittons, lui fit-elle, — Le monde et sa séquelle, — Quittons, lui fit-elle, — Le monde sans retour, — Le fruit de vie, — Né de Marie, — Nous y convie — En ce saint jour. — Il est temps qu'il soit le plus fort. . . . ”

“ Quand je me souviens — De nos dits, de nos bourdes, — Quand je me souviens — De notre désordre — J'en ai tant de honte — Que je m'épouvante — D'en rendre compte — Faut-il mourir — L'âme noire et les cheveux gris ! . . . ”

“ Au pied de la crèche, — Pleurons, lavons nos taches, — Au pied de la Crèche, — Prions le Saint Enfant. — Le cœur sans feinte, — Percé de pointes — Les deux mains jointes — Prions le tant — Que de noirs il nous rende blancs.

“ J'ai quelques retailles — Qu'il faut que je lui donne — J'ai quelques retailles — Propres à l'emmailoter. — J'ai pour sa Mère — Quelques jarrettières, — Quelques brassières ; — Et pour Joseph — Ton bonnet qui m'est resté.

“ Toi qui fais des rimes — Que la Roulotte estime

— Toi qui fais des rimes, — Offre lui des chansons —
Sur la pavane — Sur la bocane, — Son bœuf, son âne
— En danseront ; — Lui dormira peut-être au son.

“ Il vient à notre aide — Profitons du remède. —
Il vient à notre aide. — Ami, sauve qui peut. — Mes
jours s'envolent ; — Les tiens s'écoulent ; — Songe à
ton rôle — Et que tous deux — Nous sommes sur le
même penchant.”

Gui dont le cœur tendre — Ne pouvait se déprendre —
Gui dont le cœur tendre — Tenait encore à la
glu — En fin finale — Sur le modèle — De sa donzelle,
— Pour son salut — Fit de nécessité vertu.

En réjouissance — D'une telle repentance — En réjouissance —
Louons le fils de Dieu, — C'est la droiture ; — Pour moi je jure — Et je rejure — Mon grain
de sel — Que j'en dirai toujours Noël !

(Bernard de la Monnaie.)

AVIS aux AMATEURS de TITRES et PARAPHES

Dans quelques jours vont paraître au *Journal officiel* de Paris les noms des nouveaux décorés. Et les modestes palmes académiques, souvent raillées, vont être distribuées avec une certaine largesse, non toutefois sans que leur répartition ne fasse beaucoup de mécontents. C'est sans doute pour apaiser les ambitions déçues qu'un jeune homme de vingt-cinq ans Emile Piard, avait trouvé un moyen sûr de se faire des rentes, en imaginant un Ordre nouveau, dont il était à la fois, le grand chancelier, le conseil de l'Ordre, le président et le secrétaire.

Il avait fondé "l'Académie internationale" et avait fait imprimer des brevets conférant les palmes.

Ce diplôme était ainsi conçu : *Académie internationale, fondée en 1854. — Littérature — Sciences — Commerce — Beaux-Arts — Agriculture — Industrie.*

Suivant ce libellé : le Conseil académique, dans sa séance du . . . a décerné à M . . . une médaille de . . . et lui a délivré le présent diplôme.”

Puis les signatures, précédées de ces deux mentions, à droite et à gauche du brevet : “ Pour le conseil . . . Pour le Comité.”

L'insigne ressemblait vaguement aux véritables palmes académiques, s'attachait à un ruban violet bordé d'un imperceptible liséré blanc.

Cette trouvaille faite, Piard chercha des adhérents. Pour cela il fit imprimer de mirifiques circulaires qu'il envoya de tous côtés. Brevet et insignes coûtaient vingt-cinq francs.

Les demandes furent nombreuses et le commerce aurait été prospère si, plus prévoyant, moins dépensier, il avait satisfait aux demandes qui lui étaient adressées. Seulement Piard, au fur et à mesure qu'il rece-

vait des mandats de vingt-cinq francs, faisait la fête et oubliait d'envoyer diplôme et insignes.

De là, multiples réclamations, restées sans réponse.

Quelques clients, devinant qu'ils étaient victimes, n'osèrent réclamer de peur de paraître ridicules ; mais d'autres, furieux de la déception, s'adressèrent au ministre de l'instruction publique pour réclamer la distinction honorifique à laquelle ils disaient avoir droit.

Très intrigué par ces réclamations, le ministre chargea le parquet de faire une enquête, et bientôt le commissaire de police aux délégations judiciaires, agissant en vertu d'un mandat du juge d'instruction, arrêta le Conseil académique tout entier, c'est-à-dire Piard, à son domicile, rue Chaudron.

Cet aimable farceur donnait ses audiences dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin du faubourg Saint-Denis. Quel dommage qu'on ait mis fin à son petit commerce juste à la veille du jour où ces étrennes eussent été agréables à tout le monde !

GUY TOMEL

NOS BASSES-CHANTANTES

Le mot n'est pas nouveau, ni la chose. Dès lors, à quoi bon tant de bruit ? Et la raison, s'il vous plaît, de tous ces grands mots, de ces apostrophes, de ces indignations, de ces voilements de face ? Et pourquoi se couvrir la tête de cendres ? Un journaliste a failli, deux, cinq, dix, vingt, si l'on veut ; après ? Je ne vois pas qu'il y ait lieu de crier à l'abomination de la désolation, ni surtout de nous en aller, tous tant que nous sommes, pieds nus, la hart au cou, faire amende honorable devant le public, qui pourrait bien, si l'on y prend garde, s'imaginer que nous sommes solidaires, sinon complices, des tristes gens dont on dénonce les turpitudes. Qu'on les flétrisse, ces maîtres-chanteurs, qu'on les condamne, et que l'on passe. Et si l'on croit que des mesures s'imposent pour éviter le retour de pareils incidents, qu'on y recoure, mais qu'on ferme la parenthèse.

Il ne s'agit pas de mettre la lumière sous le boisseau, qu'on m'entende bien ; je souhaite autant que quiconque qu'un sévère châtement frappe les coupables. Mais c'est affaire à la justice ; et je ne m'explique pas que nous nous substituions à elle, ni qu'on parle de honte tombant sur la presse entière, des mœurs de la presse. A proprement dire, il n'y a pas de presse, — ou il n'y a de presse que comme il y a tant d'autres industries, pour cette raison péremptoire qu'on fonde un journal comme on ouvre un magasin de montres et de pendules. Nulle preuve d'aptitude ou d'intégrité n'est exigée ; chez nous, c'est comme au moulin : tout le monde peut

entrer. Nous ne formons pas un corps fermé, constitué sur des bases déterminées, et nul ne prononce le *dignus est intrare*. Il ne peut donc être question de confraternité; je ne me sens pas responsable des actes d'un Portalis ou d'un De Clercq. Pour un chevalier d'industrie, la bijouterie ne se déclare pas gangrénée.

.

Et si encore ces faits étaient une nouveauté, se produisaient pour la première fois. Mais prenez le *Neveu de Rameau*, de Diderot; relisez Balzac, vous y trouverez une belle collection d'estafiers et d'aigrefins; allez voir ce *Fils de Giboyer*, que l'on vient de reprendre.

Justement parce qu'ils sont ouverts à tout venant les journaux doivent renfermer des gens de sac et de corde; où voulez-vous qu'ils aillent? Toutes les autres professions leur sont interdites, ou à peu près. Jadis ils avaient la grand'route, où il leur était possible de couper bourses et jarrets. Aujourd'hui la gendarmerie est là, qui veille et qui ne badine pas. Oui, que deviennent tous les irréguliers, tous ces êtres qui sont bâtis de telle sorte qu'il faut qu'ils vivent hors de la loi? Où voulez-vous qu'ils se réfugient, qu'ils opèrent? Tout ce qu'on peut demander, c'est qu'il survienne quelque Du Guesclin qui en forme un corps, de nouvelles grandes compagnies, et qui les mène au secours de quelque nouveau prince de Transtamare!

.

Car la filiation est certaine: Maître-chanteurs, corsaires du commerce, flibustiers des journaux, loups-cerviers de la finance, ce sont là descendants directs des truands et des malandrins du moyen-âge. Il n'y a qu'une différence: ceux-ci étaient d'épée, ceux-là sont de plume. Au lieu du poignard on vous met la plume sur la gorge; mais on *chantait* hier comme aujourd'hui, — hier par peur de la mort, aujourd'hui par peur du scandale et du déshonneur.

.

Et c'est vrai que la plume remplace l'épée, pour les belles comme pour les vilaines actions. Toutes les nobles causes, toutes les grandes idées, c'est par la plume qu'on les soutient et les défend. Nous sommes les chevaliers de notre temps; nous ne nous bornons pas à prêcher les croisades pour le droit, pour la liberté, pour l'idée, nous le faisons à grands coups de plume. Nous combattons sans cesse, braves, hardis, généreux. Quoi d'étonnant qu'à l'abri de notre fière oriflamme, des malfaiteurs commettent des exactions, des vilénies, des lâchetés? Sous l'armure des hommes de guerre d'autrefois, il y avait parfois des hommes vils qui achevaient les blessés pour les voler, qui détroussaient les morts.

Mais je m'aperçois que je donne à cette chronique un tour auquel je n'avais pas d'abord songé. Je voulais, sur un mode familier, m'amuser un peu aux dépens de ceux de mes confrères qui prennent trop au tragique cette affaire; me voici tout près de nous mettre sur le pavois, et aux accusations que l'on porte contre nous de répondre par le mot de l'Africain: "Montons au Capitole"! C'est forcer la note, j'y souscris: et pourtant l'on en pourrait citer quelques-uns, parmi nous, qui prennent à cœur leur mission, et qui l'accomplissent avec conscience et justice.

.

Puis, — j'écris un peu à bâtons rompus — ces maître-chanteurs, sans avoir une excuse, peuvent cependant répondre qu'ils n'exercent pas contre les honnêtes gens. Ceux-ci sont à l'abri de leurs coups, il est vrai, et recevraient de la belle façon qui ferait mine de leur vouloir extorquer si peu que ce soit de leur avoir bien gagné; mais justement parce qu'on ne s'en prend qu'à ceux qui ont quelque cadavre sur la conscience, j'ai le droit de dire: cet or est-il donc si pur? Que quelques billets de banque passent du coffre-fort d'un financier véreux ou de la cagnotte d'un tripot dans la poche de quelques écumeurs de haut vol, il ne nous importe guère en somme; et je sais pas même si en bonne morale, il ne vaut pas mieux que les larrons se mangent entre eux. Tous ce qu'il y aurait à craindre, c'est que, prévoyant qu'ils auront à partager avec les seconds, les premiers ne serrent un peu plus la corde aux pauvres *gogos*, — acheteurs d'Est-Orégon ou pontes des cercles élégants. Ces pauvres *gogos*! C'est toujours eux qui paient; mais ils sont comme la Martine de Molière: ils veulent être battus.

.

Je serais tenté de dire, il est des journalistes d'une espèce plus malfaisante que ceux dont les exploits occupent la presse. Ce sont ceux qui, par haine politique ou par simple dilettantisme, s'attaquent à l'honneur d'un adversaire; ceux qui, si vous différez d'avis avec eux, vous accusent des plus vilaines actions, vous traînent dans la boue, vouent votre nom au mépris de vos concitoyens. L'on dit que ces occupations tombent d'elles-mêmes, et que personne n'y ajoute foi. En est-on bien sûr? Les gens de bon sens haussent les épaules, il est vrai; mais les simples, ceux pour qui les articles des Rochefort et des Drumont sont paroles d'évangile — il y en a, quelque incroyable que cela soit, — ceux-là ne doutent pas; au besoin, ils vous répliquent: ces choses ne s'inventent pas, il n'y a pas de fumée sans feu. Et il arrive que de très bons Français, plus véritablement patriotes que ceux qui les dénoncent, sont marqués comme traîtres à leur pays!

Les maîtres-chanteurs visent à la bourse ; les autres visent à l'honneur.

Nous préférons l'honneur à la bourse !

GIRCAS

A PROPOS DE Mlle DESCLÉE

M. ALEXANDRE DUMAS ET L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME

M. Alexandre Dumas s'est signalé par son théâtre plutôt en moraliste censeur des mœurs contemporaines qu'en métaphysicien démonstrateur de l'immortalité des âmes, — tel pourtant il se révèle dans une lettre admirable que publie M. Paul Duplen dans la *Nouvelle Revue*. Cette lettre fut adressée à Mlle Desclée, qui dut la lire "entre deux actes de *Froufrou*." Desclée, dans une crise de découragement, avait écrit au Maître que "tout lui était égal." Avec une bonté très grande, très calme, très haute, que est le témoignage de l'accord complet entre le caractère et le talent du célèbre écrivain, M. Dumas reconforte Desclée, et à la malheureuse et grande artiste il dit de songer à cette chose précieuse qui est notre âme et qu'il dépend de nous de créer et de conserver.

Ça vous est égal d'avoir du succès, parce que vous en avez. Ça ne vous serait pas égal de n'en avoir point. Il y a cela de bon, quand on est au-dessus des autres, qu'on n'est plus avec eux. C'est toujours ça de gagné. Comme votre intelligence dépasse la moyenne de celle des femmes qui font ce que vous faites, ce que vous faites ne vous satisfait pas ; et comme cette intelligence, cultivée depuis peu de temps, n'est pas encore au niveau de celles auxquelles vous voudriez égaler, vous souffrez réellement. Vous êtes entre ciel et terre. N'importe ! jetez-vous tête baissée dans le travail et dans l'art ; utilisez tout ce que vous savez, tout ce que vous avez senti, tout ce que vous avez souffert, et votre âme se fera peu à peu en vous. Soyez certaine, quoi que vous ayez fait de mal, consciemment ou inconsciemment, que cette âme existe et que vous êtes dans l'âge où vous pouvez encore la fixer en vous et la rendre immortelle. Ce qu'on appelle le libre arbitre n'est pas autre chose. Il y a un moment dans la vie où la claire vue du bien et du mal nous apparaît distinctement.

C'est à ce moment, plus ou moins retardé selon les circonstances et les milieux, que nous nous créons nous-mêmes en dehors de l'existence fortuite que nous devons à nos parents. Sans compter qu'ils ne savaient pas toujours très bien eux-mêmes ce qu'ils faisaient en nous la donnant. Si nous laissons échapper ce moment, c'est fini. Notre âme se sépare de nous ; nous marchons, nous mangeons, nous dormons, nous regardons, nous parlons ; nous tournons sur nous-même. Nous ne ne vivons pas. . . . Vous êtes dans cette grande crise, ma chère enfant ; que vous soyez une cabotine ou une duchesse, que vous ayez été dans votre passé une hon-

nête femme ou une prostituée, tout cela ne signifie rien à l'heure où vous êtes, si vous acquérez maintenant la conscience supérieure. C'est à vous de vous mettre au monde, de vous enfanter divinement. Le moment ne reparaitra plus. Saisissez-le comme j'ai fait quand je me suis trouvé en face de lui. Vous verrez bientôt avec quelle sérénité vous serez maîtresse de vous et de tout ce qui vous a dominée, froissée, égarée jusqu'à ce jour.

Vous laisserez alors votre corps accomplir, dans ce monde matériel, sa fonction dont vous avez besoin pour vivre et pour faire un support à votre esprit, et vous suivrez pendant ce temps-là votre âme dans les régions nouvelles que vous lui aurez résolument ouvertes. Ayez courage, car si vous retombiez maintenant, après l'effort que vous aurez fait, vous n'aurez plus d'autre ressource que la vie la plus abominable et le suicide peut-être pour oublier ce que vous avez entrevu. On ne s'aventure pas impunément dans le royaume de Dieu, il faut y aller toujours en avant — on n'en revient pas comme on veut. Quelle drôle de lettre, n'est-ce pas, à lire entre les deux actes de *Froufrou*, ou le soir au retour du théâtre ! Mais je ne puis vous prouver mon affection et mon estime qu'en essayant de vous faire monter où je suis, au lieu de descendre où vous étiez avant que nous nous rencontrions par hasard. Travaillez, soyez sage et aimez-moi, puisque cette bonne idée vous est venue ; vous êtes sûre de ne rien y perdre et vous y gagnerez peut-être quelque chose.

CAUSERIE DE LA SEMAINE

A PROPOS DU GRAND FRANÇAIS

J'ai débuté dans un journal parisien qui n'a point la réputation d'être un miroir de la gaieté française, mais qui, sûrement, donnera aux historiens futurs, comme dès aujourd'hui aux étrangers, la certitude que nous aimions la vérité, les faits précis, que notre bon sens est un contrepoids merveilleux à nos enthousiasmes, enfin que nous resterons, malgré les apparences, les plus "mesurés", les plus "poudrés" des hommes.

Dans cette maison de renseignements exacts et de réflexions graves, on ne voulait pas se laisser surprendre par la mort ; on se méfiait du décès subit, de la complication inattendue, qui, au lendemain d'un bulletin rassurant, contresigné de praticiens illustres, impose au journal le cadre de deuil. Et alors, on avait eu recours — j'imagine que la tradition de cet usage s'est continuée — à un artifice bien ingénieux. On avait une armoire d'avance toute pleine d'articles nécrologiques. Les personnages illustres qui ont dépassé la soixantaine et dont la santé donne à leurs contempo-

rains quelques inquiétudes, ont tous leur oraison préparée dans ces dossiers. Un rédacteur spécial (nous l'appelions "Bazouge" en souvenir du célèbre croquemort de l'*Assommoir*) est chargé de tenir ces nécrologies "au courant". De temps à autre, quand il est de loisir, il ouvre les tiroirs de son colombarium ; il tire un dossier après l'autre ; il ajoute les petits faits nouveaux, une anecdote, une parole retentissante prononcée dans un banquet. Le jour de la mort on n'a plus qu'à conclure et à faire une petite préface à l'article avec les détails de l'agonie.

Plusieurs années avant la mort de M. Renan, au temps où, fréquemment, je rencontrais le célèbre exégète à dîner, dans des maisons amies, j'avais déjà lu son oraison que l'on avait fabriquée avec quelque hâte, à l'occasion d'un accès de goutte. On eut sept ans devant soi pour la retoucher. La partie rédigée se terminait sur une phrase qui louait l'unité de vie de M. Renan et lui prédisait une sortie d'existence en harmonie avec ses principes.

"Bazouge" (sa profession l'avait sans doute rendu sceptique) avait écrit légèrement au crayon, au-dessous de ces belles louanges :

— "Mais attendons la fin. . . ."

L'événement a prouvé que notre confrère eût montré plus de flair en écrivant sa note de croquemort gouailleur, au bas de l'apologie funèbre de l'infortuné Ferdinand de Lesseps.

Celui-là aussi avait son oraison toute préparée dans les réserves du colombarium ; c'était la minute où les foules l'acclamaient, où son apparition enlevait un vote, où un mot de lui rassurait les timides, déchainait les enthousiastes. Il était un des emblèmes vivants de la confiance que la France avait en soi-même, dans le succès de toutes ses initiatives, dans la fortune merveilleuse de son étoile.

Je me souviens que le jour où Bazouge me montra ces pages, auxquelles des financiers, des diplomates et des hommes d'État avaient collaboré, il me dit avec sa gaieté irrévérencieuse, un peu cynique de fossoyeur :

— C'est cela qui sera un bel enterrement !... aux frais de l'État... musiques en tête... le canon, les cloches, tout le tremblement... Et des sanglots dans la foule... derrière... comme aux funérailles de Victor Hugo... Quand on verra passer les douze enfants, suivis des douze poneys, chargés des décorations...

N'est-ce point l'occasion de rappeler une fois de plus le mot du sage qui répondit au roi de Perse :

— Ne dites jamais d'un homme qu'il a été heureux tant qu'il n'est point mort.

Il aurait fallu un Bossuet pour prononcer devant la France attentive et muette l'oraison funèbre de celui qui s'en va. Quelle occasion de recommencer la para-

phrase de cette parole : "Toutes les extrémités des choses humaines, réunies en une seule vie," et de montrer le Dieu planant au-dessus de ces inconstances avec son moderne visage de Justice et de Devoir.

Le Bossuet nous manque, mais ce discours où, après les passions et les rancunes éteintes, la vérité prendra la parole pour dire les fautes, les excuses, la vraie grandeur, la fragilité, le vertige d'orgueil, l'agonie qui paie tout, sera dans un temps prochain l'œuvre de quelque biographe ou d'un historien philosophe. Peut-être alors on reconnaîtra que si la statue du Grand Français avait des pieds d'argile, à ce limon était mêlé un métal uniquement précieux. L'erreur fut de mettre l'homme sur un autel, de lui demander un miracle et puis de le briser, avec ces huées dont les foules de tous les temps ont accompagné la chute de leurs idoles.

HUGHES LE ROUX

PETITS ENFANTS, GRANDE LEÇON

On ne savait faire autre chose que de se détourner de lui avec mépris, ou de jeter un regard de pitié au pauvre ivrogne, rarement de sang-froid, sale, chance-lant, l'œil sombre. Il travaillait dur parfois ; il lui fallait pourtant de quoi boire, et la triste idole donnait à ses mains fébriles une force factice rapidement épuisée.

Ce matin, c'était à moi de rester au logis, pendant que les miens, parmi les fidèles, avaient répondu à l'appel de la cloche qui les conviait à la maison du Très-Haut. M'éloignant un instant de mes fourneaux, mon oreille fut attirée par un gentil gazouillement de voix enfantines, auquel se mêlait une voix rauque, indécise, rude, et cherchant, semblait-il, à s'adoucir.

Le malheureux ivrogne dont j'ai parlé était étendu sur l'herbe verdissante, alourdi par l'ivresse. En ce jour de repos, deux petits enfants, que de fraîches pâquerettes tentaient, s'en étaient venus jusqu'à lui, inconsciemment, gentils tous deux dans leurs toilettes nouvelles des dimanches de printemps, frère et sœur de six ans et de quatre ans à peine, les menottes remplies, ils s'étaient arrêtés là. L'oreille dure du pauvre ivrogne était sensible aux voix d'enfants ; il connaissait du reste presque tous les pauvres bambins du village. A l'approche des petits, il fit un suprême effort pour se relever. Il exerçait sur les enfants, malgré sa hideur repoussante, un prestige qui venait de son bon cœur. On se le redisait, l'œil brillant, parmi les petits : à l'approche de Noël, il avait des sous dans la poche, pour semer et récolter un peu de joie. La clarté du grand jour de joie pénétrait en lui pour le faire donner et il sacrifiait au bonheur de faire des heureux la triste boisson qui s'emparait de tout son gain.

•••

Et puis, en cet instant, vous voyez le tableau sous le ciel bleu, dans cette lumineuse matinée de printemps, l'homme repoussant et repoussé se penchant, la main sale et tremblante, pour ajouter des pâquerettes rosées à la cueillette des petits.—Mais quel effort surhumain, car il n'est plus maître de lui ni de ses mouvements ! A chaque nouvelle tentative, le sol lui semble plus bas, et son regard est si troublé, qu'il a peine à distinguer les petites taches blanches faites par les fleurettes dans l'herbe de la prairie.— Et, de sa main ridée et noire, dans de mignonnes petites mains propres, à fossettes, le bouquet a passé,—et, n'en pouvant plus, gémissant, il retombe !....

Les deux enfants ne songent plus aux fleurs mignonnes ; penchés sur lui, ils le regardent, une ombre dans leurs grands yeux purs. La petite sœur, le doigt sur la bouche, est toute rêveuse sous ses boucles blondes, tandis que son frère, son aîné de deux ans, a compris :

“ Pauvre Tom ! (chacun sait son nom au village) tu es malade, tu es fatigué, tu n'as pas de bon lit, pauvre Tom ”. Et la petite voix compatissante de sœurlette de répéter : “ Pauvre Tom ! ” — Et leurs petites mains propres, enhardies par une ingénue pitié, se promènent sur l'habit crasseux et s'en vont en une caresse jusqu'à la face brunie. Tom n'est pas retombé pour s'endormir ; il faut jouir, sa vie n'a peut-être jamais contenu un tel instant de bonheur. Caressé, lui, l'homme dont on se détourne, et caressé par de douces petites mains potelées et par de grands yeux purs qui, ne savent rien du vice, ils en sont si loin !

* * *

Les enfants avaient deviné ; il n'y avait pas pour Tom un bon lit quelque part.—Ce qu'était le passé pour lui, c'est ce qu'il endormait journellement dans la boisson. A l'avenir il ne s'arrêtait pas : son horizon était fermé par la vie.—Son père avait été un ivrogne ; lui, dégoûté des scènes horribles qui avaient assombri son enfance, voulait mieux faire ! — Brave malgré tout bon travailleur, il s'était attaché fortement à une jeune fille, qui l'avait repoussé.—Et il était resté seul, sans foyer, sans femme, sans affection. Le travail était dur, et aucun but encourageant pour le rendre supportable ! — Et peu à peu, malgré lui, sur la pente du vice il avait glissé. Ce ne serait pas ainsi si, au lieu de rentrer dans sa mansarde froide et désolée, une femme avenante l'avait accueilli dans un propre chez eux ! — Pauvre Tom ! Ne sachant rien des victoires de l'âme sur le vice, il endormait le vide de son cœur dans la boisson.

Voilà la leçon bien naïve, mais saisissante, que j'ai recueillie de la fenêtre de ma cuisine, tout près, dans la prairie.— Nous ne savons

par notre mépris ou notre froideur qu'ajouter des nuages aux nuages, du mal au mal, tandis que les petits y mettent des rayons de soleil, y ajoutent du bien !

* * *

Si nous avions sur les pages les plus blanches de notre existence toutes les taches noires venant des circonstances des autres, elles seraient bien les nôtres aussi : c'est pourquoi ayons pitié.

SCILLA.

FEUILLETON.

AUX PETITES SŒURS

III

C'étaient bien des ruines, en effet, ces pensionnaires de Jeanne Lugan, ruines de toutes sortes et de toutes provenances. Les uns avaient toute leur vie miséré, les autres étaient déchus d'une petite aisance ou même d'une fortune. Les causes qui les avaient amenés là, dans cet abri où la charité se faisait aveugle pour les recevoir, variaient peu : c'était le malheur pour quelques-uns, l'inconduite pour beaucoup. Certains avaient usé vingt professions, couru l'Europe et l'Amérique, photographié des noces de boutiquiers à Paris, ramassé des escargots pour les restaurants, cueilli de la mousse pour les fleuristes dans les bois de Viroflay et lacé des bœufs sauvages dans les prairies de la Plata ; ils avaient essayé de tout, n'avaient pris pied nulle part, et, traqués par la faim, ne s'étaient remisés chez les Petites Sœurs qu'avec l'espoir secret d'en sortir encore.

Tous ils vivaient de la vie commune, mais non pas de la même manière. Des rencontres de goûts et d'origine, des similitudes de métiers ou de souffrances même, les groupaient en petites compagnies, pour la promenade ou le travail. Car on travaillait, à l'hospice : oh ! pour rire, à des travaux d'enfants qui, laissés au caprice de chacun, ne duraient guère, et ne rapportaient rien. D'aucuns, tisserands, dans une salle basse, poussaient la châsse une heure ou deux ; une demi-douzaine de tailleurs passaient des fils dans des déchirures d'habits déjà reprisés ; des campagnards soignaient les vaches et le cheval, coupaient de l'herbe ou tressaient des paniers ; au beau temps, la fenaison réunissait les plus valides, pendant huit jours, dans un petit pré ; d'un bout de l'année à l'autre, ceux qui pouvaient tenir une bêche remuaient un demi-mètre de terre ou coupaient une mauvaise herbe dans un jardinet qui leur était concédé en propre, et dont ils aménageaient la culture au gré de leur esprit, celui-ci en potager, celui-là en verger minuscule, l'autre en parterre fleuri. Il y avait aussi des paresseux incorrigibles ou des impotents qui ne faisaient rien. Autour d'eux, pour eux, la charité veillait, peinait et souriait. Afin qu'ils pussent se reposer pleinement, elle ne pre

nait pas de repos. On l'eût dite riche, tant elle trouvait de moyens d'être aimable et secourable. Sa patience n'avait presque point de limite. Elle pratiquait l'art ingrat d'être maternelle avec les vieux.

Le Bolloche eut rapidement son groupe. C'étaient tous les anciens soldats, épars jusque-là et flottants dans la population de l'hospice. L'éloquence du vieux sous-officier, sa prestance, l'éclat magique des galons dont ils croyaient voir le rayon d'or sur sa manche d'invalides, les avaient attirés. Ils l'écoutaient volontiers. Au milieu d'eux, Le Bolloche retrouvait l'illusion de la caserne et du commandement. Bataillon très mêlé sans doute, où toutes les armes se confondaient et dont plusieurs dignitaires arrivaient des compagnies de discipline. Mais qu'importait ? Ils étaient du métier. On mettait les campagnes en commun. Chacun disait la sienne, souvent la même, et jamais de la même façon. Ils avaient une manière à eux de parler de la guerre. Chacun n'avait vu qu'un petit coin du champ de bataille. Beaucoup étaient restés l'arme au pied une demi-journée sous la pluie des obus éclatant. Leurs récits donnaient une idée mesquine et tronquée des choses militaires. Ils s'y complaisaient pourtant, et y revenaient sans cesse, à propos d'un détail qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir dit. Les jours de sortie, ceux qui rentraient de la ville avec un journal lisaient aux autres des nouvelles merveilleuses. On s'échauffait à propos des armements prodigieux de la Russie ou de l'Allemagne, des fusils capables de percer des troncs de chêne de cinquante centimètres, d'une poudre sans fumée, d'un bateau sous-marin, d'une expérience de torpilles. Les plus chauvins donnaient le ton, les vieux redevenaient jeunes, un ferment des anciennes fièvres glorieuses leur courait dans le sang. Alors, c'étaient des défis à tous les peuples ennemis, des jurons d'amour pour la patrie française, des prédictions de victoires. Tous ils voyaient l'armée victorieuse passant la frontière, et se ruant sur les villages du Rhin ; ils croyaient en être, ils pillaient, ils tuaient, ils s'enivraient, et s'endormaient dans les petits draps blancs des vaincus. Dans ces moments-là, Le Bolloche était superbe. Il les empoignait tous, avec sa voix encore frappée au timbre des alcools de cantine. Le pas s'accélérait, les cannes se levaient, les bras rhumatisants s'étendaient en avant. Pauvres bonshommes ! leurs cœurs de troupiers français n'avaient pas vieilli !

D'habitude, ils causaient de ces sujets passionnants autour du seigle, dont les épis commençaient à montrer le nez. Et là-haut, sur la terrasse de l'hospice, quand une sœur passait, étonnée de tant d'animation, elle s'arrêtait un moment. D'un œil tranquille elle suivait ses guerriers et les comptait, craignant toujours que le compte n'y fût pas, "Voilà nos petits vieux qui parlent de la guerre", pensait-elle. Le genre de plaisir qu'ils y prenaient lui était complètement étranger. Mais elle n'était pas fâchée de les voir si martiaux. Cela lui faisait l'impression que font aux mères les garçons qui jouent aux soldats de plomb, tapageusement. Puis, satisfaite de son inspection, la cornette blanche s'en allait. Les petits vieux ne l'avaient pas aperçue.

Le régime n'était pas dur. Le Bolloche avouait même qu'il ne lui déplaisait point. Il avait l'illusion

de l'activité et la réalité du repos. Les compagnons donnaient pleine satisfaction à son goût de gloriole. Il mangeait bien, souffrait peu de sa jambe, respirait huit heures par jour l'air des collines que vivifiait le cours prochain d'une grande rivière, étendue et ramifiée à l'infini dans la campagne verte, comme la nervure bleue d'une feuille de chardon.

Et cependant il dépérissait. Les rides creuses de ses joues se creusaient encore. Il avait des moments de mutisme et de sauvagerie auxquels les sœurs ne se trompaient pas. Sœur Dorothee avait essayé d'une ration supplémentaire de tabac, un moyen pourtant bien efficace. Le Bolloche avait pris, remercié, fumé : il ne s'était pas ragaillardé.

"Peut-être qu'il voudrait voir sa femme plus souvent," avait songé la sœur. Et au lieu de deux fois par semaine. Le Bolloche s'était rencontré chaque jour, dans un corridor de l'hospice avec sa femme, très bien habituée, elle, très douce et effacée, là comme ailleurs. Ils causaient un peu. Mais ils n'avaient pas grand-chose à se dire, n'ayant jamais eu la même humeur, et n'ayant plus la même vie. Le bonhomme ne revenait pas plus gai de ces visites de faveur.

A force d'y songer, sœur Dorothee eut une inspiration.

L'ayant aperçu qui, au milieu de son parterre, le pied sur la pelle, immobile, regardait obstinément la partie basse de la ville, les horizons voilés où les maisons, les rues, les jardins, n'ont plus de forme arrêtée, et ne sont plus que des nuances dans la gamme adoucie des lointains, elle devina sa pensée.

—C'est votre fille qui vous manque ? dit-elle.

Le Bolloche, qui n'avait pas vu la sœur, tressaillit à ce mot. Son vieux visage devint dur, ses yeux s'emplirent d'un feu sombre : il n'aimait pas qu'on sût ses affaires, et la découverte d'un chagrin, qu'il était trop fier pour confier à personne, le blessait comme une indiscretion.

Mais bientôt, l'émotion que ce nom lui avait causée : "votre fille", fut la plus forte. Il ne fut point maître de s'y abandonner ; elle l'emporta tout entier, elle le changea. Ses traits se détendirent, et humblement, doucement, d'un son où perçait l'aveu de sa longue souffrance, il répondit :

—C'est vrai !

—Pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt ? reprit la sœur. Depuis cinq semaines que vous êtes ici, vous ne l'avez pas vue ?

—Non.

—Veulez-vous que je lui écrive de venir ?

—Oh ! oui !

—Vous l'aimez bien cette Désirée ?

Il n'eut pas la force de répondre. Ses mains tremblaient sur le manche de sa pelle, et ses yeux qu'il avait détournés, voyaient sans doute en songe, debout dans l'herbe du pré, l'enfant qui venait à lui.

Le soir, quand sœur Dorothee demanda à la supérieure la permission d'écrire, elle ajouta :

—Ce petit vieux est incroyable : on dirait que c'est lui qui est la mère.

Et, ayant couvert une feuille de papier d'une écriture inégale et hâtive, elle la mit à la poste, à l'adresse de Désirée.

IV

Si la jeune fille n'avait point encore visité ses parents, ce n'était pas été faute d'y songer. Mais l'aïeule était tombée malade assez gravement, et, malade, elle était, comme beaucoup d'infirmes, d'une exigence extrême. La solitude lui faisait horreur. Il avait fallu la soigner, la veiller, ne jamais la quitter. A peine laissait-elle Désirée sortir le temps d'aller acheter des provisions, un peu au delà de l'octroi. Comment eût-elle permis une course à l'hospice qui, vu la longue distance, eût pris toute une matinée ? Désirée avait dû attendre, et les semaines s'étaient écoulées.

La lettre de sœur Dorothée arriva en pleine convalescence de la malade, et ces deux causes combinées, instances d'un côté, santé renaissante de l'autre, décidèrent l'aïeule.

— Va, ma petite, dit-elle. Sois le moins longtemps possible. Tu me rapporteras des nouvelles d'Honoré.

Elle ne pensait guère à sa bru, ni autrefois, ni à présent. Honoré seul l'occupait.

Désirée partit aussitôt. Elle était contente à la pensée de revoir les siens, contente aussi d'être libre et de la beauté du jour. Il faisait un temps gris perle si léger que tous les rayons le traversaient, un de ces ciels de fin de mai qui habituent les fleurs au grand soleil d'été. Les stellaires étoilèrent les talus de la banlieue. Des deux côtés de la route, quand Désirée passait, des moineaux perchés sur les toits, sur les vieux murs, s'envolaient en troupes, avec un petit cri d'appel si gai, si vif, qu'il semblait à Désirée que son cœur s'envolait aussi. Il n'allait pas d'ailleurs bien loin, pas plus qu'eux. Sa nature n'était pas rêveuse, mais plutôt agissante et vaillante. Elle songeait à des commandes qu'il fallait livrer dans la semaine, à une lessive qu'elle aurait bientôt, à un semis de volubilis qu'elle avait fait le long de la maison, et qui commençait à lever, mais surtout au moyen d'apprendre à tresser le rotin et l'osier, maintenant que son métier d'enfance périssait. Elle avait mis sa robe bleue, un col blanc attaché par une broche de cornaline et un chapeau, — pour un si long voyage ! — composé d'un seul ruban bleu chiffonné sur du tulle noir. C'était ce qu'elle avait de plus beau. Une autre aurait trouvé la toilette bien pauvre. Mais elle s'en inquiétait peu, n'ayant souci, pour le moment, que de plaire à ceux qu'elle allait voir. Elle était sûre d'y réussir. Et ainsi faite, songeant, pour le résoudre, au problème toujours compliqué de sa vie de travail, elle marchait sans se presser sur la route où des brises folles, soufflant au travers des haies, s'amusaient à faire tourner des pinces de poussière,

Avant d'entrer à l'hospice, Désirée s'arrêta devant le moulin, un peu lasse, un peu rouge, afin de reprendre haleine et de relever ses cheveux dont la masse trop lourde, détachée par la manche, lui tombait sur la nuque. La route, à quelques pas de là, finissait. Un tertre au gazon pelé par le pied des mulets portait le moulin blanc. Les quatre ailes viraient d'un mouvement puissant, avec un doux gémissement de bois qui plie, comme il en sort des mâts de navires ou du joug des bœufs en labour. Le vent montait de la rivière. Et Désirée était charmante, tête nue, la taille cambrée, les bras écartés pour nouer ses cheveux d'or.

C'est précisément à quoi réfléchissait un jeune meunier qui, sans qu'elle l'aperçût, s'était accoudé à la lucarne du moulin.

De tout temps les meuniers ont passé pour philosophes et méditatifs. Je parle de ceux des hauteurs : leur métier les y porte. Ils tiennent de l'ermite et du guetteur de phare. Une partie de leur vie se passe à attendre, l'autre à laisser travailler le vent. Ils voient de grands horizons, et les choses petites au-dessous d'eux. Quand leur nature n'y est point rebelle, les meuniers ont beau jeu pour songer.

Celui-là ne sortait pas de la tradition. Son large feutre enfariné coiffait une assez belle tête de garçon, un peu molle, mais intelligente, des yeux bruns, des joues sans teint et une bouche légèrement relevée, dont le visage prenait un air de goguenardise : signe distinctif de l'espèce. Il s'avança encore un peu dans la lucarne, et dit :

— Vous n'avez pas l'air bien pressée, mademoiselle ?

Ce sont là bien des phrases banales par lesquelles, dans le peuple, les inconnus se tâtent, et manifestent l'intention d'engager un brin de causerie. Elle le regarda, surprise, et ne lui trouvant pas les yeux trop hardis, répliqua :

— Ni vous non plus, à ce que je vois.

— Que voulez-vous, reprit-il, quand le moulin va, les meuniers n'ont rien de mieux à faire que de regarder les filles qui passent ; c'est un joli métier : même quand ça va le mieux, on a de la liberté.

— Tous les métiers ne sont pas de même, fit Désirée en soupirant.

Elle renoua la bride fanée de son chapeau, et se détourna pour s'en aller. Mais elle lui plaisait évidemment, car il la retint en demandant :

— Que faites-vous donc ?

— Tailleuse de chaises, répondit-elle. Autrefois c'était bon. Nous gagnions notre vie. Et puis ça c'est perdu. Mon père a été obligé de se mettre à l'hospice. Un bon travailleur, pourtant, je vous assure, jamais en retard, point dépensier ; tout le monde l'aimait.

— Il est à Jeanne Jugan ?

— Oui, et ma mère aussi : je vais les voir.

— Alors, vous êtes comme orpheline chez vous, mademoiselle Rose ?

— Non, pas Rose, dit-elle en riant : Désirée.

Ils se regardèrent un moment riant tous deux de la façon drôle dont il lui avait demandé son nom. Elle ajouta :

— Je ne suis pas si seule que vous croyez : j'ai ma grand-mère avec moi.

— Vous habitez loin ?

— De l'autre côté de la ville, proche l'octroi. Grand-mère est aveugle.

— Aveugle ! répéta le jeune homme, ce ne doit pas être gai pour vous ?

— C'est surtout triste pour elle.

— Mais alors vous ne sortez guère ?

— Presque pas.

— Le dimanche, n'est-ce pas, un tour à la foire ou bien dans les assemblées ?

— Jamais ! fit Désirée, comme si cette supposition l'eût offensée, je n'y vais jamais !

Elle se mit à rougir, subitement devenue confuse du tour intime que prenait la causerie. Lui, au contraire,

montrait ses dents blanches. Il avait l'air tout content.

— Je vous crois, mademoiselle Désirée, et ça se voit bien sans que vous le disiez. Au revoir donc !

— Bonsoir, monsieur !

A peine eut-elle tourné le coin de la haie, qu'elle se sentit toute dépitée. S'arrêter ainsi à causer dans les chemins ! Comment avait-elle fait cela ? Et que de choses elle avait racontées en peu de temps : son père, sa mère, l'aïeule, la vie qu'on menait à la maison ! Il lui faisait dire tout ce qu'il voulait. Et lui, prudemment, savait se taire. Comme il était adroit pour enjôler les filles, ce garçon ! Avant de pénétrer dans la cour, comme elle était cachée par le mur, elle tourna la tête rapidement, et jeta un coup d'œil du côté du moulin. La lucarne était vide, toute noire sur le mur blanc. " Heureusement, pensa Désirée, qu'il avait l'air honnête et que personne ne m'a vue. "

Elle monta les marches du perron, et demanda son père.

Le Bolloche était dehors, au milieu d'un espace découvert et sablé, qui s'étendait au bas du champ de seigle. On l'avait pris pour arbitre d'un coup de boule douteux, et, courbé, il mesurait avec sa canne la distance contestée. Une dizaine de joueurs, ses compagnons, penchés en cercle, étaient absorbés par l'attrait de cette vérification. Ils se relevèrent tous ensemble, et Le Bolloche aperçut Désirée qui dévalait le long du champ, sa robe bleue frôlant les pommiers nains et la bordure de fraisiers hardiment fleurie par-dessous.

— Ma fille ! dit-il.

C'était un événement, ces vingt ans dans un asile de vieillards, cette santé rayonnante au milieu de toutes les décrépitudes humaines. Les camarades de Le Bolloche, leurs boules à la main, regardaient venir la jeune fille. Presque tous sans famille, ayant roulé partout sans s'attacher nulle part, isolés d'ailleurs par leur âge et enserrés déjà dans cette demi-mort de refuge que la charité ne peut déguiser complètement, ils respiraient comme un parfum cette apparition qui s'avavançait. Tous en étaient réjouis. Elle rappelait à chacun quelque souvenir cher.

— Elle ressemble à une belle cantinière que j'ai connue, dit l'un.

— Si elle avait des cheveux sur le front, ne jurerait-on pas une actrice du café du cours Dajo ? reprit un autre, un ancien marin dont la mémoire refluit très loin en arrière, à la vue de Désirée.

Un troisième murmura un nom que personne n'entendit. Sa tête, branlant par saccades, s'abaissa vers sa poitrine, deux larmes tombèrent sur les chiffons de laine dont ses pieds malades étaient enveloppés, et nul ne sut quelle image lointaine de femme ou de jeune fille saluait, à travers les temps, l'émotion de cet abandonné.

Ils virent Le Bolloche s'avancer vers Désirée, passer son bras sous le sien, et s'enfoncer dans l'allée qui coupait les champs à mi-côte. Tirés de leur extase, ils s'entreprindirent alors les uns les autres d'un air dur. Ils étaient jaloux de l'ancien sergent. Personne ne venait ainsi pour eux. La partie de boules fut laissée là.

Le Bolloche et sa fille se promenèrent d'abord tous deux dans l'allée. Il était rayonnant. Son bonheur

se doublait de la fierté de marcher près d'elle. Il jouissait des étonnements qu'elle provoquait. Il la considérait, comme pour réhabituer ses yeux à chacun des traits de son enfant.

— Ah ! petite, disait-il, petite, que je suis content ! Je ne puis vivre sans te voir !

Il ne pouvait dire autre chose.

Puis la mère Le Bolloche vint les retrouver. On monta vers l'hospice dont il fallut faire le tour, vers le grand verger entouré de murs, qui ne s'ouvrait que par faveur aux parents en visite. Et alors la conversation s'engagea. Désirée avait dû se mettre entre les deux vieux. Ils lui parlaient en même temps, chacun de ce qui l'intéressait. Les moindres choses du domaine revivaient dans leur souvenir avec une merveilleuse intensité de tendresse et de regret. C'est incroyable tout ce qu'un pré, une maison et une pauvre aïeule qu'on a laissés peuvent fournir de questions.

Désirée répondait de son mieux. La joie des siens l'épanouissait aussi. Elle n'avait pas le temps de penser à elle-même. Et cependant, chaque fois qu'elle arrivait au détour d'une certaine allée, l'ombre des ailes du moulin, franchissant les murs, accourait au-devant d'elle, l'enveloppait, semblait vouloir l'enlever au passage. Désirée en éprouvait un petit frisson. Elle s'imaginait, bien à tort peut-être, et sans avoir la liberté d'y penser, d'ailleurs, que ces grands bras d'ombre l'appelaient, et qu'il y avait là-bas, par une fente ignorée du moulin, deux yeux bruns qui la suivaient.

V

De retour chez elle, Désirée trouva l'aïeule moins inquiète qu'elle ne le supposait, heureuse de lui annoncer :

— Petite, il est venu pendant ton absence une belle commande, douze chaises à rempailler finement, en blanc et noir : on dirait que le métier veut reprendre.

Désirée ne se faisait pas d'illusion à ce sujet, mais l'occasion n'en était pas moins bonne.

Dès le lendemain elle se mit au travail, toute reposée et comme renouvelée par cet après-midi de la veille. Elle dut sortir de l'apentis les gerbes de seigle trié, qu'un trop long séjour à l'ombre avait rendues humides, les délier et les étendre sur un coin fauché du pré, par jonchées régulières. Et, tandis que le soleil et l'air les séchaient, elle s'occupa à enlever les garnitures usées des chaises, à consolider leurs barreaux, à teindre quelques poignées de tiges qui feraient, sur les sièges nouveaux, des mouchetures régulières, comme des queues d'hermine sur une pelletterie claire. Cela lui prit deux jours.

Pendant ce temps, elle songea bien, plusieurs fois, à la rencontre qu'elle avait faite de ce meunier, sans déplaisir, mais sans trouble non plus, ainsi que nous pensons aux choses qui n'auront pas de suite. De la côte de l'octroi, en allant acheter ses provisions, elle chercha les ailes du moulin à l'horizon, et elle les aperçut qui tournaient, toutes petites, comme un jouet d'enfant.

(A suivre.)

RENÉ BAZIN

Au premier rang pour y rester !

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal. On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,058,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES :

W. W. Ogilvie; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral. Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Fillatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montreal.

BURROUGHS & BURROUGHS, AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs. W Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENKY AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 318 et 317.

J. A. DROUIN AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 1^{re} PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Téléphone 2988.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.

4 REPRESENTATIONS Par Jour

2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, AROBATES,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER SUR SON LIT de MORT

100 Figure de cire, Léon XIII.

NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège.

221—RUE CRAIG—221

LA SAISON
Le seul au monde publiant 100 Gravures par n°

50 gravures
D'ACTEURS
d'actrices comme suit:
17 de broderie.
1 de tapisserie.
20 objets d'art.
20 bijoux d'art.
Initiales, fleurs.

Journal illustré des Dames, le plus beau et le plus complet.
10 pièces comme suit:
5 rétam d'enfants.
8 modèles d'après-nous.
4 toilettes soiree.
20 corraiges, bijoux et patrons.

LA SAISON publie, en outre des chroniques de la mode et des descriptions de gravures, un ravissant roman. Nos modèles illustrés de haute qualité dans le texte. Nos spécimens gratuits.—Abonnements:
6 mois 50c
3 " 30c

Agents à Montréal,
L. S. JOSEPH & F. BARRÉ
1004 et 1006 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.
BOITE 274.